

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 13 AOUT, 1864.

No. 33.

LES EXAMENS PUBLICS.

Le but des examens publics étant d'engager les élèves à travailler toute l'année, à se préparer à subir ces examens avec honneur, et en même temps de procurer aux autorités et aux parents l'occasion de s'assurer du progrès des élèves, il faut donc que ces examens soient faits de manière à atteindre ce double but.

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Nous avons eu souvent occasion d'assister à des examens publics, à des examens même de certaines maisons d'éducation dont la réputation est bien établie, où les élèves répondaient sans hésiter à toutes les questions qu'on leur faisait, opéraient avec promptitude tous les problèmes qu'on leur soumettait, et cependant, nous avions le droit, comme nous le ferons voir, de nous demander si réellement ces élèves étaient aussi instruits qu'ils le paraissaient ou si nous n'étions pas la dupe d'une coupable supercherie. La manière dont ces examens étaient conduits nous laissait une pénible impression.

Pour la lecture, les élèves de chaque classe arrivaient le livre ouvert et indiquaient eux-mêmes la leçon qu'on devait leur faire lire. Quelquefois ces enfants lisaient tellement bien que quand il leur arrivait de perdre la leçon, ils n'en continuaient pas moins bien leur lecture, preuve évidente qu'ils lisaient depuis longtemps la même leçon jusqu'à l'apprendre *par cœur*.

Venaient ensuite plusieurs classes d'histoire sainte. La première avait depuis le commencement jusqu'à la troisième époque, la deuxième classe, la troisième époque, et ainsi de suite : une époque pour chaque classe subséquente. Bien entendu que l'interrogateur recevait l'ordre de commencer à l'époque indiquée et de ne pas rétrograder. Il en était ainsi pour la grammaire et la géographie. Une classe était rendue au verbe et il ne fallait pas l'interroger sur l'adjectif et le pronom.

Il s'agissait ensuite de faire écrire des phrases sur le tableau noir et les faire analyser. Le professeur donnait à l'interrogateur un livre de dictées et indiquait la phrase qu'il

devait donner : et cette phrase était toujours écrite avec la plus grande précision et analysé de même. Il est permis de croire que cette phrase avait été longtemps préparée d'avance. Pour l'arithmétique, même stratagème ; les élèves avaient-ils vu toute l'arithmétique, alors le professeur indiquait à l'interrogateur un problème, et ce problème était toujours pris parmi les plus difficiles et opéré de manière à étonner un vieux mathématicien. Il était permis de se demander si ces élèves pourraient résoudre aussi facilement une simple règle de trois prise au hasard.

Dans d'autres écoles, les professeurs interrogent eux-mêmes leurs élèves, ce qui revient à peu près au même système que nous venons d'indiquer. Le professeur connaît la force de chacun de ses élèves et sait leur adresser des questions auxquelles il est assuré d'avoir une réponse sûre et prompte. Les problèmes qu'il leur donne peuvent même avoir été préparés d'avance.

Ces deux manières de faire subir un examen aux élèves sont propres à jeter des doutes dans l'esprit des spectateurs sur la capacité des élèves ou au moins à les laisser dans une ignorance complète sur l'état réel de l'école, le savoir des élèves.

Qui ignore que par ces procédés un maître rusé peut, dans l'espace d'un mois seulement, rendre des élèves qui savent à peine lire, capables de subir un examen brillant sur toutes les branches qui s'enseignent généralement dans nos écoles-modèles, en leur faisant apprendre à chacun quelques réponses sur chaque branche d'instruction, en les accoutumant à résoudre quelques problèmes, etc.

Nous avons la conviction que la fourberie est rarement poussée aussi loin, mais nous n'ignorons point non plus que sur ce point il se commet des actes fort répréhensibles et contre lesquels on ne saurait s'élever avec trop de force, des actes qui apprennent aux enfants à être faux et hypocrites.

Nous avons connu une école où les élèves et même le maître ignoraient absolument les proportions et cependant ils résolurent avec promptitude à un examen, deux problèmes sur les règles d'intérêt donné par le maître et

pris parmi ceux que l'on trouve tous faits dans Bouthillier à la tête de chaque cas, et ils répondirent également à une dizaine de questions sur le verbe sans connaître aucunement les règles du nom et de l'adjectif. Il s'agissait alors pour le maître de contracter un nouvel engagement, et il avait appelé à son aide un homme dont la charge spéciale était de rendre justice à tous, de veiller à l'instruction de la jeunesse, mais qui néanmoins par une fausse compassion se prêtait honteusement à cette machination. Tout cela n'avait coûté que 15 jours de préparation sur ces deux problèmes et ces dix questions sur le verbe pour essayer de tromper des commissaires de bonne foi et les parents des enfants.

Il serait donc grandement à désirer que de tels abus cessassent, que les examens se fissent de manière à atteindre le but pour lequel on les fait, savoir : Porter les enfants à travailler avec courage et persévérance toute l'année afin de pouvoir se présenter avec assurance devant le public, de faire connaître aux intéressés le véritable état de l'école, accoutumer les enfants à être honnêtes et à ne pas chercher à tromper par des apparences fausses.

Pour cela, il faut que les examens se fassent d'une manière tout opposée à celle que nous venons de signaler et qui se pratique par fois trop en grand.

Il faut, pour la lecture, que les enfants lisent la page qu'un interrogateur quelconque donnera sans choix et prise au hasard. Que pour la grammaire, l'histoire et la géographie, il soit permis d'avoir des programmes sur ces matières, d'après les auteurs que les élèves ont suivis, pourvu que ces programmes soient suffisamment compliqués et qu'il soit permis à l'interrogateur d'adresser certaines questions en dehors du programme pour s'assurer si les enfants ont appris à la manière des perroquets ou s'ils comprennent ce qu'ils ont étudié. Les questions en dehors du programme accoutument les enfants à apprendre les choses d'une manière plus solide et à ne pas seulement retenir une simple réponse à chaque question du programme, mais encore à les comprendre afin d'être prêts à toute éventualité. Que ceux qui ont appris toute la grammaire soient prêts à répondre sur n'importe quelle partie que l'interrogateur choisira sans que le maître vienne lui indiquer quelle partie prendre. Pour les phrases sur le tableau et l'analyse, qu'un des spectateurs soit prié de faire écrire ce que bon lui semblera. Qu'il en soit de même pour l'arithmétique. Quant aux programmes, ils ne doivent être en usage que dans les examens publics annuels où il y a un grand nombre de spectateurs qui rendent toujours les enfants plus timides.

Quant aux examens privés faits par l'inspecteur d'école ou les autorités locales, il ne doit être fait usage d'aucun programme et chacun doit faire les questions et donner les problèmes qu'il lui plaira. Il n'y a dans ces examens aucune délicatesse à observer et on doit interroger de manière à aller droit au but et à connaître tout de suite si les enfants possèdent bien les matières qu'ils ont étudiées.

Pour les examens publics annuels, s'il nous était permis de donner un conseil aux amis de l'éducation qui, chaque année, se font un devoir d'assister au plus grand nombre d'examens possible, nous leur conseillerions de ne pas donner à écrire des phrases bizarres, des phrases qui se rencontrent rarement dans le cours de la vie et qui peuvent embarrasser des hommes qui ont l'habitude d'écrire, qui servent à décontenancer de jeunes élèves et peuvent faire croire à des parents ignorants et incapables de juger, que les enfants ne savent rien.

En faisant les examens comme nous venons de l'indiquer, les enfants regarderont ces fêtes comme très importantes et nécessitant de leur part du travail, le professeur aura pleine justice, chacun pourra juger du mérite de l'école et ceux qui ont occasion d'assister à plusieurs examens pourront juger des écoles entre elles.

Nous ne saurions trop le répéter, les examens se font pour mettre les intéressés au courant de ce que savent les enfants et non pour satisfaire un coupable orgueil du professeur. Accoutumons les enfants à travailler, à respecter leur curé, leurs parents et les autorités ; or, ce n'est pas les respecter que de chercher à les tromper, à leur jeter de la poudre aux yeux, à leur faire voir ce qui réellement n'existe pas. Accoutumons-les au contraire à être francs, sincères, humbles et modestes : que l'enfant qui a été paresseux toute l'année ne puisse pas venir devant le public comme un enfant laborieux, débiter quelques réponses dans des parties avancées d'une branche, tandis qu'il en ignore les éléments, pour le porter une autre année à être encore plus indifférent, plus paresseux.

Espérons qu'à l'avenir, chaque professeur se fera un honneur de faire des examens qui ne laissent aucun doute dans l'esprit des spectateurs, que ces examens seront conduits d'une manière franche et honnête, sans supercherie ni *blague*.

Comment on peut préparer les élèves à l'exercice de la composition.

Nous avons déjà traité ce sujet avec quelque étendue dans les colonnes de cette feuille ;

son importance est telle, cependant, qu'on voudra bien nous permettre d'y revenir de temps à autre.

Au reste, en enseignement, les méthodes sont si nombreuses, si variées; il y a tant de moyens plus ou moins détournés, par conséquent plus ou moins bons, d'arriver au même but, qu'il est utile, indispensable même de les étudier séparément, puis de les comparer, afin de les connaître à fond et de faire un choix judicieux et motivé.

Le nouvel *exemple de préparation* que nous allons présenter, est emprunté à un recueil étranger; et, bien qu'il diffère un peu de ceux que nous avons déjà indiqués, il n'en a pas moins, croyons-nous un mérite réel, solide.

Quoi qu'il en soit, nous le recommandons aux instituteurs et aux institutrices, ne fût ce qu'à titre d'essai. Qu'ils se donnent la peine d'en faire l'épreuve, et qu'ils veuillent bien nous dire ensuite jusqu'à quel point il est avantageux de procéder comme l'instituteur qui suggère cette méthode, lequel s'exprime comme suit :

" Peu de temps après mon arrivée dans l'école, il y a environ un an, je dis à mes élèves les plus âgés de m'apporter de temps en temps un court récit de quelque travail auquel ils seraient dans l'habitude de prendre part avec leurs parents, comme de moissonner, de faner, de planter des pommes de terre, etc. Cette occupation domestique était décrite sous la forme d'une lettre adressée tantôt à moi, tantôt à un ami. En écrivant ce devoir chez eux, les enfants étaient généralement aidés par leurs parents, qui paraissent prendre un vif intérêt à ce travail. Mais on s'imaginerait difficilement ce qu'étaient de pareilles lettres. D'autres fois je leur demandais le récit de ce qu'ils avaient fait à l'école dans la journée, ou de ce qu'ils avaient vu chez eux. Souvent ils commençaient leur récit au milieu et en oubliant le commencement ou du moins une partie très-importante. J'étais fort embarrassé pour remédier à ces défauts, mais enfin je tombai sur le plan suivant, dont je me suis très-bien trouvé.

" Un jour, je dis aux élèves de la première classe que j'allais essayer une nouvelle manière de les faire écrire sous la dictée. A cette annonce, ils parurent très-enchantés. Je leur dis de m'observer très-attentivement, et lorsque j'aurais fini, d'écrire sur leur ardoise tout ce qu'ils m'auraient vu faire et dans l'ordre où j'aurais fait chaque chose. Je me livrai alors à diverses actions dans le genre des suivantes. J'allai chercher le cheval dans un coin et le plaçai avec soin devant eux; je pris ensuite un tableau noir et le fixai sur le cheval; après cela j'allai

prendre une éponge dans la boîte et la posai sur la tablette du cheval; je tirai ensuite un morceau de craie du tiroir, et étant revenu au tableau, je traçai plusieurs lignes droites, que j'effaçai ensuite; alors je secouai l'éponge et je remis chaque chose à sa place.

" Maintenant mes enfants, leur dis-je, vous pouvez commencer, et quand vous aurez fini vous me ferez voir ce que vous aurez écrit sur vos ardoises."

" Ils se mirent promptement à l'ouvrage, et m'avertirent successive qu'ils avaient fini. Mais, à dire la vérité, quoique je n'eusse pas conçu de grandes espérances, le travail était bien au-dessous de mon attente. A peine y avait-il un devoir qu'on pût déclarer supportable. L'un avait oublié quelque chose; un autre me prêtait ce que je n'avais pas fait, et tous avaient oublié de décrire les choses dans leur ordre véritable. J'en soupçonnai la cause, et leur montrai plus de confiance que je ne leur en accordais réellement; je leur dis que nous essaierions de nouveau, et que la première fois ils auraient dû observer plus attentivement mes actions.

" Cette fois, avant de les laisser commencer à écrire, je dis à un des élèves de se lever et de répéter de vive voix tout ce que j'avais fait en invitant les autres à le reprendre s'il se trompait. Ils étaient ainsi bien mieux préparés. Pour le coup, nous fûmes plus heureux, et après quelques nouveaux essais, dans lesquels je variaï chaque fois les opérations à décrire, les faisais aussi exécuter par un des élèves, ils furent tous en état de présenter des compositions supportables. Tout cela était fait sous forme de lettres, avec les suscriptions et les formules convenables de politesse. J'ai introduit le même plan dans les classes inférieures, mais en le modifiant, et j'ai été également heureux.

Science.

L'univers est l'ensemble de tout ce qui existe; c'est un espace sans bornes dans lequel est disséminée une multitude innombrable de corps appelés *astres*. La terre, qui nous paraît si vaste, est un des plus petits de tous ces corps.

On peut diviser tous les astres en 2 classes :

1. Ceux qui se meuvent autour du soleil,
- et 2. ceux qui sont fixes dans l'espace.

On peut encore les diviser :

1. En astres lumineux (par eux-mêmes), et
 2. en astres opaques (éclairés par le soleil).
- Enfin, on peut les classer de la manière suivante :

1. Les étoiles fixes ou soleils;
2. Les planètes ou terres;
3. Les satellites ou lunes;

4. Les comètes, ou astres cheve'us, ou astres errants.

NOMS DES PLANÈTES OU TERRES.

- | | |
|---|--|
| 1. Mercure, | } Planètes connues de toute antiquité. |
| 2. Vénus, | |
| 3. La Terre, | |
| 4. Mars. | |
| 5. Flore, découverte en 1847, par M. Hind. | |
| 6. Victoria (ou Cléo), en 1850, par M. Hind. | |
| 7. Vesta, en 1807, par M. Olbers. | |
| 8. Iris, en 1847, par M. Hind. | |
| 9. Métis, en 1848, par M. Graham. | |
| 10. Hébé, en 1847, par M. Hencke. | |
| 11. Parthénope, en 1850, par M. de Gasparis. | |
| 12. Astrée, en 1845, par M. Hencke. | |
| 13. Egérie, en 1850, par M. de Gasparis. | |
| 14. Irène, en 1851, par M. Hind. | |
| 15. Eumonia, en 1851, par M. de Gasparis. | |
| 16. Junon, en 1804, par M. Harding (à Brémén). | |
| 17. Cérés, en 1801, par M. Piazzi (à Palerme). | |
| 18. Pallas, en 1802, par M. Olbers (à Brémén). | |
| 19. Hygie, en 1849, par M. de Gasparis. | |
| 20. Jupiter, | } Planètes connues de toute antiquité. |
| 21. Saturne | |
| 22. Uranus, en 1781, par M. Herschell. | |
| 23. Neptune, en 1846, par M. Leverrier (à Paris), et par M. Galle (à Berlin). | |

DES SATELLITES OU LUNES.

5 Planètes seulement sont accompagnées de satellites :

- | | |
|--|--|
| 1. La Terre, qui a 1 satellite (appelé <i>la Lune</i>). | |
| 2. Jupiter, — 4 satellites. | |
| 3. Saturne, — 8 satellites (et un anneau lumineux). | |
| 4. Uranus, — 6 satellites. | |
| 5. Neptune, — 2 satellites | |

Total... 21 satellites.

Le 8e satellite de Saturne a été découvert en 1848 par M. Lassell (de Liverpool).

L'anneau lumineux de Saturne se compose de 2 anneaux concentriques séparés par un petit intervalle.—M. Bond a reconnu (vers la fin de 1850), un 3e anneau inférieur aux deux autres et extrêmement faible.

Les deux satellites de Neptune ont été découverts (en 1849) par MM. Lassell et Bond.

Une goutte de sang humain contient plus d'un million de petits globules, d'un beau rouge, suspendus dans le *serum* (liquide jaunâtre et transparent).

Un homme adulte fait de 15 à 18 *inspirations* par minute, en introduisant à chaque fois environ 1/2 litre d'air dans ses poumons; pendant ce même temps, le cœur fait environ 60 pulsations, et pousse 2 litres 3/10 de sang dans le poumon.

L'air expiré (c'est-à-dire rejeté du poumon) n'est plus pur, et contient 4 à 5 pour cent d'acide carbonique.

La chaleur intérieure du corps humain est de 37 degrés, quel que soit le climat que l'homme habite et quelle que soit sa couleur; ainsi le sang d'un nègre reste à peu près à 37 degrés comme le sang d'un Lapon. (Thermomètre centigrade.)

La chaleur de la plupart des *mammifères* est d'environ 39 degrés.

L'oie, le canard et la plupart des oiseaux ont une température d'environ 42 degrés.

Le requin a 35 degrés.—L'huître en a 27 9/10.

L'homme peut supporter dans l'air, pendant 9 à 10 minutes, une température de 130 degrés (centigrades).

Une scène de police correctionnelle.

LE PRÉSIDENT, MARTINET, BROULARD.

Le président. Plaignant, quel est votre nom ?

Martinet. Mon nom ?... Attendez...

Prés. Est-ce que vous ne savez pas votre nom ?

Mart. Pardon, mon juge; mon nom, c'est Martinet; ça, il n'y a pas de doute !... Mais c'est le reste que j'ai du mal à retrouver... attendez... Jacques-Antoine.

Prés. Quel est votre âge ?

Mart. Monsieur, j'ai trente... non, c'est-à-dire j'aurai trente-trois ans autour de la Saint-Martin; oui, monsieur; mais je peux pas me flatter de les avoir aujourd'hui, monsieur.

Prés. Où demeurez-vous ?

Mart. Monsieur, je demeure à ** ou à *, comme ça vous fera plaisir, monsieur; pas la peine de chicaner.

Prés. Mais vous ne demeurez pas en deux endroits à la fois ?

Mart. Je couche la nuit à *, monsieur, et je travaille de jour à **...; oui, monsieur.

Prés. Votre état ?

Mart. Holà! monsieur, je suis paysan, journalier; tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; dans l'été, je seigle, j'avoine, je fouine.

Prés. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Mart. Monsieur, je veux dire que je mets du seigle, de l'avoine et du foin en bottes, quand j'en trouve.

Prés. C'est assez. Prévenu, vos nom et prénoms ?

Broulard. (Jusqu'à-là plongé dans une profonde mélancolie, se réveillant de mauvaise humeur, et frappant souvent des coups de poing sur sa casquette.) Mes nom et prénoms ? C'te question ! me prenez-vous

pour un fripon ?... Mille noms d'une pipe ! un vieux troupiier qui a eu les pieds gelés en Russie, se voir amené à la police comme un blanc-bec qu'on n'aurait pas voulu de sa peau pour faire un tambour !...

Mart. S'il a les pieds gelés, il n'a pas les mains gelées, car il donne des coups de poing qui en valent la peine...

Prés. Il ne s'agit pas de cela ; vos nom et prénoms, s'il vous plaît ?

Broul. Excusez ! mes nom et prénoms, en voilà une sévère !... Si c'est pour m'humilier, dites-le tout de suite ; j'aime mieux ça ; faut connaître son monde.

Prés. Je ne veux point vous humilier ; mais j'ai besoin de savoir votre nom.

Broul. Monsieur y tient, à ce qu'il paraît ;... assez caucé, s'il vous plaît ; parlons d'autre chose, si ça vous est égal.

Mart. Allons, dites donc votre nom, mon vieux. Pierre Broulard, monsieur, je vous le garantis.

Broul. Eh bien ! est-ce que j'avais besoin de vous dire ça ? il est connu, ce nom là ; on n'en rougit pas ; les amis du régiment vous en diront des nouvelles ; parlez-en... Oui, oui, mon petit monsieur (à un des assistants), vous avez beau rire avec un petit air !...

Prés. Vous êtes prévenu d'avoir frappé le sieur Martinet.

Broul. Possible, mon président, je ne dis pas... Le père Broulard est bon garçon, vieux troupiier, qui a eu les deux pieds gelés en Russie, tout le monde peut bien vous le dire ; bon garçon, bon garçon, ... mais le père Broulard est nerveux ; quand on l'ostine, il ne se couaît plus.

Mart. Le père Broulard est un brave homme, mais brutal comme tout ; il a une poigne, faut voir ! que je m'en sens cor... il y a de ça quatre jours !

Prés. Au fait ; quel jour et à quelle heure l'affaire a-t-elle eu lieu ?

Mart. Monsieur, c'était samedi, dans la nuit, ou plutôt non c'était le soir... enfin il pouvait être... aux environs de... Dites donc, père Broulard, quelle heure qu'il pouvait être ?

Prés. Allons, c'est assez ; qu'est-il arrivé ?

Mart. Aux environs de dix heures de nuit ; est-ce pas, père Broulard ?

Broul. Il n'était que neuf heures, blanc-bec :

Prés. Répondez à ma question ; au fait.

Mart. Ah ! il était neuf heures et demie passées, neuf ou dix heures, oui ; je ne sais pas au juste. Dites donc, père Broulard, il était bien neuf heures et demie, est-ce pas ?

Mart. Martinet, racontez-nous votre affaire.

Mart. Alors mettons neuf heures un quart ; mais toujours, ce que je peux soupçonner, y

avait quelques minutes de plus.

Prés. Eh ! qu'importe ? finissez-en ; parlez des coups dont vous vous plaignez ?

Mart. Nous étions à boire avec des amis, quand nous entendons de la musique militaire. Voyons donc, que je dis ! Nous nous mettons à la fenêtre, et nous voyons défilier la troupe. Quand c'est fini, je dis : Ah ! ah ! c'est de fameux hommes !... Alors Broulard me regarde d'un drôle d'air, et me dit : Veux-tu bien te taire !... Est-ce qu'un homme comme toi se connaît en troupiiers ?—J'ai des yeux, et je vois bien que c'est de bons gail-lards, que je lui répondis.—Tais-toi, qui me redit... il n'y a plus de troupiiers... ; tout ça, c'est des pioupious... A la bonne heure de mon temps... tous de bons lapins... de vrais troupiiers... n'y avait que l'empereur pour faire des soldats comme ça.—Laissez donc, que je lui dis : votre empereur, c'est un homme comme un autre.

Broul. Mille noms d'une pipe ! ne répète pas le mot, ou tu vas voir !...

Prés. Taisez-vous, et laissez le plaignant s'expliquer.

Broul. Ça me chiffonne le caractère ; dire ça à un vieux troupiier, qui a eu les pieds gelés en Russie ; le père Broulard, bon garçon, mais faut pas qu'on l'ostine...

Mart. A ce mot que je lui dis, il m'em-poigne et se met à casser les bouteilles et les tables avec ma tête ; et si on ne m'avait pas ôté de ses mains, bien sûr qu'on m'aurait ramassé en morceaux.

Broul. Je voulais lui donner un averti, que je n'entends pas qu'on parle comme ça de l'empereur.

Prés. Mais on peut avertir les gens, sans les assommer.

Broul. Possible, mon président ; mais comme dit l'ancien : Un bon averti en vaut deux.

Mart. Des avertis comme ça, on s'en passerait mieux que de dîner. Vous comprenez, mon juge, qu'en moins de rien, je fus réduit à la plus simple marmelade ; mes yeux n'y voyaient plus, ma tête carillonnait, et mes dents jouaient aux barres dans ma bouche.

Broul. Dam, dam, père Broulard, vieux troupiier, qui a eu les pieds gelés en Russie, bon garçon, mais faut pas qu'on l'ostine, il est nerveux.

Prés. Tant qu'il vous plaira, mais on y va plus doucement. Qu'avez-vous à dire pour vous justifier ?

Broul. Pourquoi qu'il se permettait de dire cela ?

Prés. Qu'est-ce que cela vous faisait ?

Broul. Ce que ça me faisait ! Parler de l'empereur ! Ce que ça me faisait ! Mille noms d'une pipe ! L'empereur, voyez-vous,

c'est mon père, c'est ma mère, c'est mon enfant, c'est ma nourrice ! Quand je pense à l'empereur, j'ai chaud, et puis j'ai froid, et puis je ris, et puis je pleure ! Qu'on me dise des sottises, ça m'est égal !... On me casserait la tête, je dirais : bon ! Mais l'empereur ! quand on parle de l'empereur !... Quand on parle de l'empereur, silence dans les rangs, et la main au bonnet de police !... Voilà mon opinion.

Pres. Martinet n'avait rien dit qui pût justifier vos mauvais traitements.

Broul. Il a dit que l'empereur était un homme comme un autre... Ah ! Cosaque !... un homme comme un autre !... Tu ne sais donc pas, moutard, que tous les hommes les uns sur les autres ne lui iraient pas au coude... tout petit qu'il était ! L'empereur, vois-tu... mille noms d'une pipe ! l'empereur !... suffit... (Il essuie ses yeux, frappe sur sa casquette, la jette à terre en s'écriant :) L'empereur !...

Mart. Vous avez votre opinion, et moi la mienne, père Broulard.

Broul. Opinion ! A preuve de ce que je dis : à Tilsitt, un jour que j'étais en sentinelle à la porte du *Petit-Tondu*, comme on dit, y avait pas une heure que j'étais là à croquer le marmot, quand je vois un grand gredin de cavalier, les bottes bien cirées, monté sur un grand coquin de cheval, et qui me dit d'une voix sucrée : Je voudrais parler à l'empereur Népulion.—Toi, parler à l'empereur Népulion ! que je lui dis. Crois-tu qu'il parle à tout le monde, à des gredins comme toi ?—Oh ! qui me dit : Tout le monde, des gredins, je ne dis pas ; mais moi !—Eh bien ! toi, qui que t'es, toi ?—Moi, je suis le roi de Prusse.—Dans ce cas là, mille noms d'une pipe ! que je dis : une majesté ! c'est pas de la petite bière. Je m'en vas demander qu'il entre ; on me dit : Qu'il entre. Il entre. Si tu avais vu, blanc-bec, comme il parlait au *Petit-Tondu*, et comme le *Petit-Tondu* lui répondait, t'aurais pas dit que c'était un homme comme un autre : " Si tu ne fais ci et ça, ci et ça, qui l'y disait, je veux que dans trois mois ta couronne serve de collier au petit chien de Madame Marie-Louise." Le Prussien, sans souffler la moindre chose, bat de la semelle sur le parquet, et part sans demander l'argent de son reste.

Mart. Qué que ça fait tout ça, père Broulard ? y a-t-il pas dans la charte que chacun peut avoir son opinion ?

Pres. Tout ceci est étranger à notre question ; taisez-vous.

Mart. Est-ce pas, mon président, qu'y a dans la charte que chacun peut avoir son opinion ?

Pres. Taisez-vous, vous dis je.

Mart. Vous n'avez pas lu la chartre, dites douc, père Broulard ?

Pres. Attendu que Pierre Broulard a maltraité injustement Jacques-Antoine Martinet, le dit Pierre Broulard est condamné à cinq jours de prison et vingt-cinq francs d'amende.

Broul. C'est bon ! ça n'empêche pas que l'empereur n'est pas un homme comme un autre. (Il frappe à grands coups sur sa casquette.)

(Tiré de l'abbé Devin.)

VARIÉTÉS.

LA PAIE DES GOUVERNEURS COLONIAUX.— Le gouverneur général de l'Amérique Britannique du Nord reçoit £7,777. Le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse £3,600. Le lieutenant-gouverneur du Nouveau Brunswick £3 000. Le lieutenant-gouverneur de l'Île du Prince-Edouard £1,500. Le gouverneur de Terre-Neuve £2,000. Le gouverneur des Antilles £3,000. Fonctionnaire en charge à l'Ascension £1,000. L'Australie méridionale £4,000. L'Australie occidentale £1,800. Les îles Bahama £2,000. Barbades £4,000. Bermudes £2,746. Colombie britannique £1,800. La Guyane anglaise (Francis Hincks) £5,000. Caffrérie anglaise £1,200. Cap de Bonne Espérance £5,000, et £500 pour résidence de campagne. Ceylan £7,000. St. Domingue £1,300. Gouverneur-général des Indes £22,000. Lieutenant-gouverneur du Bengal £5,000. Lieutenant-gouverneur des provinces du Nord-Ouest £5,000. Madras, gouverneur, £5,000. Îles Falkland, gouverneur £900. Gambie, £1,200. Gibraltar £5,000. Côte d'Or £1,200. Grenade £1,300. Guernesey et dépendances £1,500. Heligoland £5 000. Honduras £1,800. Hong-Kong £5,000. Îles Ioniennes £5,000. Île du Man £960 et honoraires. Jamaïque £500. Jersey £1,500. Labuan £1,100. Lagos £1,000. Malte £5,000. Maurice £7,000. Montserrat £500. Natal £1,200. Newis £500. Nouvelles Galles du Sud £7,000. Nouvelle-Zélande £4,500. Ste. Hélène £2,000. Ste. Lucie £700. St. Vincent £1,000. Sierra Leone £2,000. Tasmanie £4,000. Tabago £1,300. Trinidad £3,500. Îles Caïcos et Turk £800. Île Vancouver £4,000. Victoria £10,000. Îles Vierges £800. St. Christophe £600 et honoraires.—(La Presse.)

—Un écrivain du Comté de Jefferson, New-York, a fait quelques calculs sur le nombre d'hommes tués depuis le commencement de la guerre, et donne les résultats suivants :

" Il y a eu assez d'hommes de tués pour entourer notre Etat, (celui de New-York,) si l'on mettait les corps sur une ligne continue.

“ S'ils étaient placés dans des cercueils et mis en corde, ils formeraient 39,000 cordes.

“ Si on en formait un mur de 25 pieds d'épaisseur sur 30 de hauteur, ce mur aurait plus d'un mille et quart de longueur.

“ Formés en une pile de 5 pieds d'épaisseur et 10 pieds de hauteur, cela traverserait cet Etat.

“ Déposés sur le sol pour l'en couvrir, avec ces corps, chaque pied du comté de Jefferson serait couvert.

“ 75,000 tonneaux de sang humain ont été versés sur la terre de Dixie : quantité suffisante pour faire marcher toutes les fabriques de Lowell, et si les larmes étaient ajoutées à ce déluge de sang, cela suffirait pour mettre en opération toutes les machines du continent.

“ Les milliers de blessés et d'estropiés pour la vie doivent aussi être mis en ligne de compte en supportant le grand total des maux occasionnés par cette guerre sanglante et fatidique.

“ Ce n'est pas encore tout.

“ Nous frémissons à la nouvelle de la mort de 20 personnes tuées par la rupture accidentelle d'une lisse de chemin de fer, ou par suite de la perte d'un steamer, et si 200 personnes périssent par un tel accident, nous sommes justement frappés d'horreur et disposés à exercer une vengeance sur celui à la négligence duquel un tel accident est imputé.

“ Mais lorsque des dizaines de milliers sont détruits en un jour par l'entremise de démagogues astucieux, nous jetons des cris d'allégresse et pouvons à peine contenir notre joie ; nous remercions le ciel de ce massacre humain.

“ Nous sommes tellement satisfaits de ce terrible sacrifice que nous nous mettons de suite à l'œuvre pour remplir les rangs décimés de l'armée et pour tout préparer pour un nouveau carnage.”—(*Journal de Québec*.)

CURIEUSE DÉCOUVERTE.—Un vaisseau est dernièrement arrivé à Rouen avec un chargement de guano pris sur l'une des îles qui avoisinent les côtes de l'Afrique. Il apporte un corps humain pétrifié et dans un état de conservation parfaite. Cet objet étrange a été trouvé dans une sorte de baril brut, enseveli dans les profondeurs du lit de guano. L'inscription “ Christopher Delano, 1421 ” grossièrement taillée sur le baril, semblerait indiquer que le corps pourrait être celui d'un marin mort dans un voyage et qui aurait été déposé par ses compagnons sur cette île déserte. C'est évidemment le corps d'un blanc ; il y a, sur l'épaule droite, une blessure comme celle faite par une lance, qui porte à supposer qu'il a été tué dans un combat. Au-dessus du corps il y avait 140 pieds de guano, ac-

cumulé durant près de cinq siècles par le procédé lent des dépôts que font les oiseaux dans ces contrées peu visitées par l'homme. Les cheveux et les dents sont bien conservés ; cette relique des âges doit être transportée à Paris pour l'édification du monde scientifique.

MONSIEUR POURQUOI.— Dans une affaire, l'audiencier disait à un Auvergnat : Comment vous appelez-vous ?— Pourquoi.— Pourquoi ? répondit l'audiencier, parceque j'ai besoin de savoir votre nom, et que c'est votre nom que je vous demande.— Je vous dis Pourquoi, repartit l'Auvergnat.— Je vais vous mettre à la porte. Croyez-vous que je sois ici pour m'amuser ?— Je ne demande pas mieux ; faites-moi l'amitié de me mettre à la porte. Je ne suis pas ici pour mon plaisir, lisez plutôt.

L'audiencier lisant ? Assignation au sieur Jérôme Pourquoi, porteur d'eau, etc... Ah ! pardon, c'est différent.

MONSIEUR QUOI.— Un homme de Rouen s'appelait Quoi. Il n'est pas défendu de s'appeler Quoi ; c'est même indiquer que l'on descend d'un grammairien ou d'un curieux. Il fut, je ne sais pour quelle cause appelé en justice. Le président lui demanda son nom. Quoi, répondit-il.— Votre nom ? répéta le magistrat.— Eh bien, Quoi.— Vous ne me répondez pas, vous êtes un insolent.— Pardon, je vous dis mon nom : Quoi, Justin Quoi.

C'est seulement en lisant l'assignation que le président comprit que l'on pouvait s'appeler Quoi.

— Un officier gascon entendait parler des belles actions d'un prince qui, en deux attaques de places ; avait tué jusqu'à six hommes de sa main. “ Bah ! dit-il, voilà de quoi s'étonner ! Je veux que vous sachiez que les matelas sur lesquels je repose mes membres, ne sont garnis que des moustaches de ceux que j'ai envoyés reposer dans l'autre monde.”

150 HOMMES DANS UN CHAUDRON.— Un voyageur disait avoir parcouru les quatre parties du monde ; et, parmi les curiosités qu'il avait observées, il en était une dont aucun auteur, ajoutait-il, ne faisait mention. Cette merveille, selon lui, était un chou si grand, si élevé, que sous chacune de ses feuilles 50 cavaliers armés pouvaient se ranger en bataille, et faire l'exercice militaire sans se nuire l'un à l'autre. Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amusa pas à réfuter cette rêverie, mais lui dit d'un grand sang-froid qu'il avait aussi voyagé, et qu'il avait été jusqu'au Japon, où il avait été surpris de voir plus de 300 ouvriers qui travaillaient à fabriquer un chaudron ; 150 hommes étaient dedans, occupés à le polir. A quoi pouvait servir cet

énorme vase ? dit le voyageur.—C'était sans doute, lui répondit-on aussitôt, pour faire cuire le chou dont vous venez de nous parler.

—On raconte qu'une dame anglaise, dit l'*Union de l'Ouest*, demanda dernièrement à M. Rothschild un conseil pour le placement de son immense fortune. Le banquier lui répondit en ces termes : "Placez-la à Rome, car je ne vois pas d'Etat plus solide que celui du Pape."

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—M. M. Cartier, Brown, John A. Macdougald et Galt ont été choisis par leurs collègues pour représenter le Canada à la convention des Provinces Maritimes qui doit être tenue à Charlottetown, au commencement de septembre.

L'honorable M. John Simpson, ex-secrétaire-provincial, vient d'être nommé assistant auditeur général.

Un incendie vient de détruire la prison de réforme de St. Vincent de Paul. Les 76 prisonniers qui y étaient détenus ont tous été sauvés grâce à la noble conduite du surintendant Mr. F. X. Prieur, de ses employés et même de plusieurs délinquants confiés à sa garde.

Etats-Unis.—Une dépêche reçue par un journal de New-York, le 6, dit que les confédérés, dans le Maryland, ont arboré le pavillon noir et annoncent qu'ils y sont venus pour brûler et détruire.

Un certain nombre de familles du comté de Montgomery, frappées d'une panique, ont fui à Washington. Les confédérés avançaient dans cette direction.

Tout était tranquille devant Petersbourg.

Une lettre de l'armée du Potomac, datée de samedi matin, dit que les confédérés ont fait sauter une mine la veille, au soir, en front du cinquième corps ; mais comme leur mine ne s'avancait qu'à un point distant de 40 verges des travaux des fédéraux, aucun dommage n'a été fait. Ils ont aussi tenté de faire une charge, mais ils se sont trouvés chagrins de se trouver si éloignés de nos lignes. Le feu a été violent pendant une heure. Les pertes de l'ennemi ont été grandes, les nôtres très peu considérables.

Un télégramme de Saint-Louis, daté du 7, dit que le général Blunt est arrivé à Fort Biley pour prendre le commandement des forces de la région troublée par les Indiens. Les mouvements des Indiens semblent avoir été concertés d'avance et avoir été faits à l'instigation des confédérés. Dans tous les cas il y a des blâmes avec eux.

La distribution de vivres faite aux Indiens, sans distinction, par les commandants du Fort Larned, les a rendus insolents.

Le général Averill a atteint l'ennemi à Morefield et l'a complètement mis en déroute le matin du 7 courant, lui faisant 500 à 600 prisonniers capturant toute leur artillerie et une grande quantité de petites armes. Le général McCausland s'est enfui dans les montagnes.

EUROPE.

Angleterre.—La prorogation des chambres devait avoir lieu le 30 Juillet.

Le 27 Juillet, le lord maire de Londres avait donné un grand banquet, où plusieurs discours ont été prononcés.

Le comte Russell y a défendu la politique étrangère du gouvernement et a dit que jamais l'Angleterre n'a eu une position plus grande et que son influence n'a jamais été plus puissante qu'à présent, vis-à-vis des pays étrangers. Ces remarques ont été accueillies avec froideur.

France.—Le gouvernement français a donné des ordres pour expédier tous les bâtiments nécessaires au Mexique, pour y chercher toutes les troupes françaises qui doivent revenir en France. Ces vaisseaux doivent partir de bonne heure en août.

Il était dit que le ministre plénipotentiaire danois à la conférence de Vienne, avait déclaré, à une assemblée préliminaire de cette conférence, qu'il avait pleins pouvoirs pour conduire les négociations, réservant seulement à son gouvernement le droit d'une ratification ultérieure.

Un journal de Copenhague, daté du 26, dit qu'une armistice de neuf mois a été conclue et que, durant cette période, l'occupation des duchés par l'Autriche et la Prusse sera continuée. Si cela est vrai, cet arrangement doit avoir été le fait d'une médiation étrangère avant l'arrivée du plénipotentiaire danois à Vienne.

Le *Journal officiel* de Vienne dément la rumeur que le comte Rechberg a donné instruction aux ambassadeurs autrichiens, à Paris et à Londres, de déclarer qu'un complète séparation des duchés, du Danemark, serait le maximum des demandes allemandes, et que la ligne de démarcation d'Apenrade et de Toudern était encore possible.

DÉCÈS.

Vendredi, le 5 du courant, à 11 heures du soir, l'Hon. François Baby, Membre du Conseil Législatif pour la Division de Stadacona, âgé de 70 ans.

Académie. St. Jean Baptiste.

Les classes de cette institution seront ouvertes, Lundi, le 22 du courant.

C. J. L.—LA FRANCE.

Directeur.

Québec, 13 Juillet, 1864.